

DELIVRANCES

de Toni Morrison

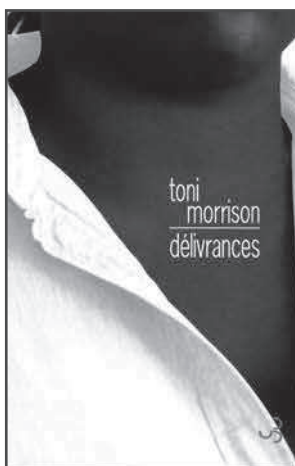
Il n'est pas nécessaire de présenter Toni Morrison, lauréate du Pulitzer Prize en 1988 pour « *Beloved* » et en 1993 du Prix Nobel de littérature pour l'ensemble de son œuvre qui « *ressuscite un aspect essentiel de la réalité américaine* ». Vous l'avez peut-être découverte comme moi, à la parution en 1970 de son premier roman « *The Bluest Eye* ».

A l'époque, Toni Morrison enseignait à Howard University, université connue des Américains comme étant un établissement respectable pour étudiants noirs. Les Américains sortaient tout juste des années '60, la Marche sur Washington pour les droits civiques, le refus de la soumission, l'espoir d'une société plus juste.

« *The Bluest Eye* » ne reflète pas l'effervescence ambiante. Dans son premier livre, empli de violence et de douleur, Toni Morrison relate l'histoire d'une société où l'ignorance, la saleté, le manque d'espoir et surtout le carcan des parti-pris rendent l'existence des noirs invivable.

Pourquoi cette attitude à contre-courant ? L'auteur nous explique qu'à une époque où

les écrivains noirs s'enflammaient, proclamant que « *Black is Beautiful* » et « *We shall overcome* » [nous surmonterons], elle avait l'impression qu'ils prenaient leurs espoirs pour la réalité. Elle savait que pour beaucoup « black » n'allait pas de pair avec « beautiful » et tenait à rappeler que « *le racisme fait mal* ». Ce qui la préoccupait était la souffrance de ceux qui, se voyant à travers le regard des blancs et, pire encore, des « *mulâtres au teint blond* », se sentaient laids.



se sentaient laids.

Qu'en est-il cinquante ans plus tard ? Le racisme n'a pas disparu et si les Américains ont pu élire Barack Obama –moitié noir– à la tête de leur pays, si les blancs ne représentent plus que 49,6 % des enfants de moins d'un an de la population américaine, Toni Morrison veut nous rappeler que le racisme continue à sévir. « *God Help the Child* » : Que Dieu vienne en aide à l'enfant. L'enfant ne demande pas à naître. A sa naissance, il est sans défense. Une mère peut-elle avoir horreur de l'enfant qu'elle met au monde ?

Toni Morrison nous dit que oui ! Par son teint « noir Soudan » Lula Ann provoque l'effroi

de sa mère et sa colère. Le mal a des racines profondes. L'arrière grand-mère de Lula Ann s'était fait passer pour blanche. Elle renvoyait le courrier de ses enfants – dont la grand-mère de Lula Ann – sans l'ouvrir. La grand-mère de Lula Ann aurait pu, elle aussi, user de la même supercherie mais, pour souligner sa désapprobation, s'y refusa. Et en subit les conséquences. Quant à « Sweetness » [Douceur], surnom ironique de la mère de Lula Ann, elle a honte, un peu malgré elle, de son bébé tout noir. Elle est fière de son teint clair et de ses « bons cheveux ». Sa fille, noire comme le goudron (« *y a personne dans ma famille qui s'approche de cette couleur* ») lui inspire une révolusion physique. Elle lui donne le biberon pour éviter de la nourrir au sein. Et l'élève à la dure, soi-disant pour la « protéger » de la société.

« Que Dieu vienne en aide à l'enfant ».

Dans ce dernier roman de Toni Morrison, il y a plusieurs enfances, celle de Lula Ann, mais aussi celle de Booker et de Rain. Nous en apprenons les détails par une série de flashbacks. Si Lula Ann, qui prend le nom de « Bride », est le narrateur principal, les autres personnages prennent aussi la parole. Toutes ces enfances ont en commun une blessure secrète.

Il paraîtrait que ce qui ne nous détruit pas nous rend plus forts. C'est le cas de Lula Ann qui se bat pour conjurer la malédiction de ses origines. Organisée, entreprenante, et d'une beauté aussi originale qu'éblouissante, elle réussit à se faire une place dans une société de cosmétiques où elle crée sa propre ligne de produits de beauté. Elle conduit une Jaguar et, dans ses tenues immaculées d'un goût impeccable, sait faire tourner les têtes. Pourtant, si les cosmétiques camouflent sa « laideur » ils ne comblent pas le vide. « *J'ai peur.*

Il m'arrive quelque chose de terrible [comprendre « mauvais »]. *J'ai l'impression de me dissoudre*, [« Je suis en train de fondre »]. Cette sensation de vide l'envahit quand, au bout d'une relation brève et intense, Booker, l'homme dont elle ne savait rien mais auprès duquel elle s'était sentie comblée, la quitte. Elle se rend compte que le statut qu'elle s'est créé n'est qu'une façade, que ce dont elle a besoin, c'est d'être rassurée, d'être aimée pour elle-même.

A partir de maigres indices, un ticket du mont de piété, elle laisse derrière elle son travail, ses admirateurs et sa « réussite » pour entamer une quête. C'est au bout d'une route, dans un coin perdu de Californie rassemblant quelques mobil-homes, qu'elle finit par retrouver Booker qui s'était réfugié auprès d'une vieille tante. Nous apprenons qu'il avait quitté Bride à cause d'un malentendu rendu possible par le contexte de leurs vies respectives. Après les reproches et les explications, ces deux blessés de la vie se trouvent, peut-être, cette fois-ci, pour de bon.

De ce couple à la fois fort et fragile, un enfant va naître. . « *Un enfant. Nouvelle vie. Hors d'atteinte du mal ou de la maladie, à l'abri des enlèvements, des coups, du viol, du racisme, des insultes, des blessures, de la haine de soi, de l'abandon. Libre d'erreurs. Rien que bonté. Sans colère* ». « *C'est ce qu'ils croient* ». [So they believe, ainsi croient-ils, Amen]

Au dernier chapitre, cependant, Toni Morrison redonne la parole à Sweetness, une parole teintée d'amertume, pas loin du cynisme. « *Bien joué, Lula Ann. Si tu crois que la maternité n'est qu'affaire de roucoulaudes, de petits chaussons et de couches-culottes, tu vas avoir un choc énorme. Enorme. Toi et ton anonyme de petit ami, mari, mec du moment, peu importe...* ». « *Ecoute-moi !*

Tu es sur le point de découvrir les qualités qu'il faut, comment est le monde, comment il fonctionne et comment il change quand on est parent». « Bonne chance, et que Dieu aide l'enfant ».

La traductrice a choisi d'intituler la version française de ce livre « Délivrances ». Délivrances des mensonges, des tricheries, des secrets enfouis, des souffrances endurées ? Toutefois, ce titre ne tient pas compte de l'avertissement adressé aux futurs parents, ces mots entre menace et prière : « *Que Dieu vienne en aide à l'enfant* ». Ce roman peut être lu comme une sorte de mise en scène de l'histoire américaine. Considéré ainsi, il relate le vécu derrière les articles des journaux et les analyses des livres d'histoire.

Pour moi, cependant, le titre qu'a choisi Toni Morrison, « *Que Dieu vienne en aide à l'enfant* » (et non « Délivrances » !) nous invite à dépasser le contexte américain. L'enfant

qui arrive dans le monde d'aujourd'hui n'a pas la partie facile. Les parents sont souvent dépassés dans un monde qui évolue très vite, trop vite, et qui a perdu ses repères. Les cas de figure sont insolites et innombrables. Familles monoparentales, familles recomposées, couples d'un même sexe qui élèvent leurs enfants. Où sont « papa » et « maman » dans tout cela ? Je n'accuse personne. Mais on peut imaginer, dans ce monde qui de la théorie est passé à l'acte, que certains enfants se sentent désorientés.

Toni Morrison ne dit pas autre chose.

« *Que Dieu vienne en aide à nos enfants* » !

AMY LABORDE

« *DÉLIVRANCES* » de **TONI MORRISON** :
Christian Bourgois Éditeur, 197 p. 18,00 €